

LE

# PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

**ABONNEMENTS**  
FRANCE

Un An..... 6 fr.  
Six Mois... 3 »  
Trois Mois . 1 50

**BUREAUX**

31, Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi

Adresser toutes les correspondances au nom  
de l'ADMINISTRATEUR

**ABONNEMENTS**  
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois... 4 »  
Trois Mois.. 2 »

## COMME QUOI LE POPULO

FOURNIT LES TRIQUES POUR SE FAIRE ROSSER

A force de perfectionner les outils et la poudre à tuer le pauvre monde, il arrive que les coups partent tous seuls, on ne sait comment.

C'est ainsi qu'à Bourges, le bagne infernal, la Protechnie, où on fabriquait la mélinite, vient de sauter comme une merde.

Quatre officiers étaient dans la cambuse d'où est parti le coup. On n'a pas retrouvé une miette de leur carcasse; ils ont été hachés, pareils à chair à pâté. Hélas, ils ne sont pas les seules victimes!

Des milliers de pauvres bougres, tant troupades que civils, turbinnaient à l'Arsenal. Combien de

certains ont écopé ? Ça, c'est ce qu'on ne sait pas; l'Administration, crainte que ça ne foute le populo en colère, ne veut donner aucun renseignement.

L'entrée de la fabrique est interdite à tout le monde; pas même de fourrer à l'intérieur le bout de son nez; pas même de glisser un coup d'œil.

Ce qu'on sait, c'est qu'il y a des centaines de blessés. Mais, nom de dieu, n'y a-t-il que des blessés ?

A voir les dégâts que l'explosion a faits dans tout le quartier, il est permis d'en douter. Y aurait rien d'épatant à ce qu'il en soit à Bourges comme partout, à chaque fois qu'il y a un grand écrabouillage de pauvres bougres: on avoue quatre morts, tandis qu'il y en a des douzaines.

Le populo tombe dans le panneau: « Quelle veine, tout de même, qu'il n'y ait eu que quatre artificiers dé fous en marmelade... » qu'il se dit philosophiquement.

Il se console en pensant qu'il aurait pu y en avoir dix fois plus: drôle de consolation, nom de dieu! Mais, nous avons le caractère ainsi fait, que pourvu qu'on nous donne de mauvaises raisons, nous restons sages comme des huitres.

Je ne dis pas qu'à Bourges, il y ait eu plus de quatre malheureux écrabouillés: je souhaite même que les grosses légumes aient dit vrai! Mais les charognes nous ont tellement habitués à leurs menteries, qu'on peut toujours douter de leurs paroles.

Oh, les fripouilles ne sont jamais embarrassés! Sion les prend e nez dans leurs salopises, ils

nous jureront que s'ils ont menti, c'est dans notre intérêt, et tout bonnement, pour nous éviter de trop fortes émotions.

De même que pour les explosions de grisou, toute la Haute Chamellerie a radiné, la larme à l'œil.

« C'est un accident... C'est malheureux: triste, bien triste! Mais on ne peut pas éviter ces choses-là... »

Eh si, tas de rossards, on peut éviter ces malheurs!

Pour ce qui est de moi, je ne vois pas du tout l'utilité de fabriquer des saletés pareilles.

Les nom de dieu de gouvernants accouchent d'un tas d'horreurs dont nous nous passerions bel et bien: le fusil Lebel, la poudre sans fumée, les obus, la mélinite, tout l'attirail pour se massacrer, je vous demande un peu à quoi c'est utile?

« A quoi c'est utile! Peut-on poser une question pareille?... »

Et illico les grosses légumes nous foutent dans les jambes leur sacré boniment sur la Patrie.

« Kiss-kiss! » qu'ils nous font, « kiss-kiss! » comme à des cabots, nom de dieu! Non pas pour nous faire aboyer à la lune, — si c'était que ça, le mal ne serait pas grand.

C'est pour nous faire japper contre des pauvres bougres, qu'ils nous asticotent. Ils nous montent le bourrichon contre les prolos que le sort a fait naître de l'ouïtre couchta de la montagne ou de la rivière.

Gourdiflots comme trente-six,

nous tombons dans le panneau. Nous voilà à montrer le poing, à rouler des yeux en boules de lotos, à tirer la langue, aux Alboches ou aux Italgos.

Le temps que nous passons à faire ces imbécillités, les grosses légumes le foutent à profit: c'est consciencieusement qu'ils nous vidant les poches!

Turellement, quand la colère qu'on a contre les types lointains est un peu calmée, et qu'on s'aperçoit qu'on a été volé, on allonge une gueule!... Et les salops, de prendre leurs grands airs de saintes-nitouches, pour nous rouler à nouveau: « On vous à barboté ce que vous aviez dans vos profondes?... Pauvres amis, quelle déveine! Qui peut bien s'être permis cela?... Oh, y a que les méchantes gens de là-bas, capables du coup! Vous les voyez? Ils sont loin... regardez, ils ont l'air de se foutre de vous. Sûr, c'est eux qui ont nettoyé vos poches... Voulez-vous vous venger ?

— Si nous voulons nous venger! Ça ne se demande pas; tout de suite, nom de dieu! Oh, nous les foutrons en capilotade.

— Faut de la prudence; attendez un brin avant de vous venger... Il est bon de se préparer à l'avance: pour ça, nous allons fabriquer des flingots, des canons, des torpilleurs, de la poudre sans fumée, de la mélinite, tout le fourbi quoi!

— Et du bricheton, il nous faut pourtant bouffer?

— Bah, quand on a au cœur le désir de se venger d'une injure, on oublie le boire et le manger:

vous vivez de l'air du temps. D'ailleurs, ne craignez rien, nous saurons nous remplir la panse, ça doit vous suffire...

Tout à une fin, tonnerre de Brest! Un jour on se fout à ruiner.

« Nous sommes malheureux en diable! qu'on se dit, faudrait voir le bout de cette mistouffe... » On reluque de droite et de gauche, et l'intellect se met de la partie. On commence à ne plus rendre responsables, de notre purée les pauvres bougres des autres pays, vu qu'ils sont aussi décharnés que nous.

Enfin, les quinquets s'ouvrent! Les coupables, on voit où ils sont: c'est eux qui nous montaient si bien le bateau!

Hélas, quand on veut faire de la rouspétance, on s'aperçoit que ce n'est pas de ces plus commodes: tout l'attirail de guerre qu'on s'est esquinés le trou du cul à fabriquer, les fripouilles le tournent contre nous.

Pochetées que nous étions! Ah, nous avons gobé que toutes ces inventions infernales étaient mises au monde pour escoufler les Alboches et les Italgos! Pas vrai, nom de dieu, c'était pour nous mäter: comme des couillons, nous avons fabriqué les bâtons pour nous faire rosser.

A nous la faute, nom de nom! On devrait regarder la fabrication de toutes les mécaniques, ou de toutes les saletés chimiques, qui servent à assassiner les pau-

vres bougres, comme un crime aussi grand, que celui de tuer un copain!

## DRAME D'AMOUR

Encore un drame d'amour, nom de dieu! qui vient de se passer dans une petite commune de la Haute-Vienne, à Champagnac.

Pierre Grasset fréquentait la fille des Pouzy, malgré la défense que lui avaient fait les vieux.

Ils s'aimaient, les deux jeunes; qu'avaient-ils donc, les autres, à foutre leur nez là-dedans?

En leur qualité de paternels, ils croyaient que leur fille était à eux, tout comme leur vache ou leurs moutons; et ils montaient la garde, les sacrés loufoques!

Malgré leur surveillance, le galant avait trouvé un truc pour pénétrer dans la chambre de la jeune fille: comme les chats, il passait par les toits.

Comment les Pouzy apprirent-ils la chose? Probable quelque mauvaise langue du voisinage leur cassa le morceau: « Ah! ils en font de belles, toutes les nuits... » Vous voyez d'ici les histoires des vieilles grincheuses!

L'autre nuit, ils entrèrent armés de triques dans la chambre de leur fille; Pierre se cacha sous le pieu, ils l'y dégoutèrent.

Alors, à coups de gourdins, le père, la mère, jusqu'au frère de la jeune fille qui se mêlait de la chose! ils cognèrent tous les trois comme des enragés. Ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir assommé le pauvre galant.

Les voilà bien avancés, maintenant! Sacrés enragés, c'est donc bien difficile à comprendre, que chacun est libre de faire ce qu'il

lui plait, tant qu'il ne fait pas de mistouffe à ses voisins.

Bondieu, j'aurais bien voulu entendre vos braillements, si, quand vous étiez jeunes, les vieux étaient venus se foutre en travers de vos amours.

Et le frère, qu'est qu'il a encore cet animal, à s'occuper des affaires de sa sœur?

Voilà des couillons qui, sous prétexte de faire eux-mêmes le bonheur de leur gonzesse, se sont fait leur malheur à tous!

## TOUJOURS DU MÊME TONNEAU!

Les marchands d'Injustice de St-Etienne font encore des leurs.

À la Correctionnelle, ils viennent de s'occuper de l'explosion du puits Chapelon, à Firminy.

Comme d'habitude, ça s'est manigancé en famille: l'ingénieur principal Voisin a été acquitté, le gouverneur Levéque a écopé de 600 balles d'amende et un autre ingénieur de 400 balles.

Quelle fumisterie, nom de dieu! Je vous demande un peu comme ça les touche, ces sales oiseaux, un billet de mille à déboursier!

Craignez rien, ces mille balles seront vite rattrapées, on fera un peu de rabiote sur la paye des mineurs: c'est pas les binaises qui manquent.

Après ces Jean-foutres, c'est les responsables de l'explosion du puits Pélissier qui devaient passer au blanchissage.

En finauds, les marchands d'Injustice ont remis la chose à un mois, afin qu'on ait oublié la farce de jugement qu'ils venaient de rendre.

D'ici là, les grosses légumes de la

Compagnie vont se retourner et inventer une histoire à dévisser la tour Eiffel, pour prouver qu'ils ne sont pas responsables de l'écrabouillage de 120 pauvres bougres.

L'an dernier, pour Verpilleux, les salops nous ont servi le boniment de la lampe ouverte par un mineur imprudent.

Pas un bon bougre n'a coupé dedans! Y avait donc pas mèche de s'en servir ce coup-ci, fallait trouver autre chose.

Quoi inventer? Les avocats ont trouvé!! Ils y ont mis le temps, nom de dieu; mais enfin faut pas trop les blaguer, ils ont fait preuve d'imagination, et comme c'est pas chose naturelle chez ces mufles-là, je colle leur histoire telle que:

« Il semble résulter de l'enquête que cette catastrophe est due à un crime. On a remarqué au centre de l'explosion l'odeur particulière que laisse la dynamite, odeur qui a persisté pendant trois jours. Un ouvrier renvoyé est descendu pour chercher ses outils, il a profité du moment où les chantiers sont abandonnés, pour placer une cartouche qui devait produire un éboulement certain. Il paraît que les survivants ont remarqué deux détonnations successives. Cent-seize malheureux ont donc payé de leur vie la satisfaction d'une vengeance personnelle... »

Pas, qu'elle est bath, l'histoire? Emile Richebourg ou Xavier de Montépin n'auraient pas mieux trouvé.

Ce qu'il y a d'épatant, c'est que c'est toujours les ouvriers qui gobent la sauce: pour Verpilleux, c'était un ouvrier qui avait dévissé la lampe; pour Pélissier, c'est un ouvrier qui fout une cartouche de dynamite.

Et maintenant, vous pigez ce qui va arriver, quand, dans un mois,

les gros bandits de la Compagnie vont passer en jugement.

Grâce à cette balourdise de cartouche de dynamite, un tas de types ne vont plus savoir auquel entendre: les enjuponnés acquitteront les grosses légumes, — et bien peu de bons bougres feront de la rouspétance!

Ah, ils sont roublards, les chameaux de la Haute. Quel tas de vaches!

## LE NOUVEAU TONKIN

Les grosses légumes racontent que la paix est signée avec le roi de Dahomey.

Battage, nom de dieu! Ça recommencera avant qu'il soit longtemps; seulement pour que le populo ne rouspète pas, on nous fait avaler cette nouvelle colonie en douceur.

Si ça marchait trop rondement, le populo pourrait peut-être la trouver mauvaise.

Toujours est-il que les tripoteurs français qui exploitent le Dahomey sont à cran: ils ne veulent pas de la paix. Pour faire leur petit commerce, pour fricoter sur la grande largeur rien de tel que la guerre.

Aussi ils vont pousser à la roue, par un graissage de pattes bien compris, pour que l'été prochain on recommence la guerre.

Et on la recommencera, nom de dieu! A moins que le populo ne foute les pieds dans le plat.

Autre chose, les aminches. Voulez-vous savoir comment on gaspille la galette du populo? Pigez le récit d'une grande bataille qui a eu lieu au Dahomey au mois d'août dernier:

« Au milieu de la nuit on entend un coup de fusil. Illico chacun prend

son poste de combat, aussitôt com-  
mencent les feux de salves, les  
coups de canon et les pétarades  
des canons-revolvers.

« Au bout d'une heure la *Naiade*  
produit de la lumière électrique et à  
cette lueur, on voit... qu'on ne voit  
rien du tout !! »

« Depuis une heure on tirait sur  
un ennemi qui n'existait pas !!  
En cherchant, on dégotta un  
pauvre bougre de Dahoméen, qui  
rodaillait aux environs, et qui avait  
une patte cassée; c'est pour lui  
qu'on avait fait tout ce chabanaïs !!  
Total: 6,000 coups de fusil !! Trente  
coups de canon !! Quarante coups  
de canons-revolvers !! »

Dam, faut bien gaspiller la ga-  
lette que le populo casque si bêtas-  
sement.

Tout de même, cette nuit-là, y en  
eu des mille et des mille francs de  
dépensés en pétarades !!

Et dire que cette nuit-là, en  
France, y avait des milliers de pau-  
vres bongres qui refilaient la co-  
mète, et qui n'avaient pas, un quin-  
gon de pain à se foutre sous la  
dent !!

A qui la faute? A nous, nom de  
dieu! Ah, si nous n'étions pas si  
moules...

### A LA CLOCHE DE BOIS

Sale mois, que celui d'octobre,  
nom de dieu! Y a le coup du terme,  
et il est dur à amarrer: on sort de  
la morte-saison pour entrer dans  
l'hiver; c'est dire que les monacos  
sont rares.

Et pourtant le proprio ne veut  
rien savoir: il se bat l'œil que  
vous ayez de la mistouffe, que la  
maladie ou la Morte, vous ait foutu  
à cul: il faut que que ça tombe. Il  
ne connaît que ça.

Sinon, gare! Vous pourriez rece-

voir la visite des huissiers et de  
toute la séquelle.

Songez donc, si ça ne rapliquait  
pas, que qu'il deviendrait le pauvre  
proprio? Le voyez-vous, foutre la  
main à la besogne, et turbiner  
comme les prelos. Ça serait pas ri-  
golo, et bougrement plus dur que  
d'avancer la patte pour recevoir la  
braise que les locatos bonnes têtes  
veulent lui coller.

Mais voilà, y a un cheveu! Par le  
temps qui court tout le monde n'est  
pas disposé à casquer; et encore  
moins, nom de dieu, à se laisser  
chaparder les meubles par les re-  
cords.

Pardine, les bois ne valent pas  
quatre sous, mais enfin on ne peut  
pas s'en passer, et s'il fallait en ra-  
cheter y aurait pas mèche.

S'agit donc de déménager, en  
évitant tout espèces d'avaros. Y a  
plusieurs trucs, le plus bath est  
celui de l'expulsion.

Le gas s'est précautionné à l'a-  
vance; il a enlevé tout ce qui avait  
un brin de valeur, et n'a laissé que  
les bricoles et le pieu. Pour lors, il  
ne s'épate pas des magnes du pro-  
prio:

« Vous allez foutre le camp, que  
dit l'animal, vous me devez deux  
termes... Vous comprenez? »

— Je te crois, ma vieille branche,  
que je comprends: je va prendre  
mon vol illico. Seulement, y a pas  
de picailions à la clé, et tu sais, pour  
entrer dans une autre turne, ilm'en  
faut: aboule quarante balles, et je  
me la tire dare-dare. C'est de ton  
intérêt, ça t'évitera des frais; pige  
bien mon raisonnement: si tu me  
fais expulser, tu dépenseras un bon  
billet de quatre vingt francs et des  
centimes; je suis, un bath type, en  
me carapatant de mon plein gré,  
je t'en économise la moitié. »

Des fois le vautour, voyant qu'il  
a à faire à un gas à la redresse, ac-

cepte la proposition et se laisser tom-  
ber de quarante balles.

..

Si le cochon ne veut rien savoir,  
on truque dans le genre d'un type  
et de sa compagne qui perchent du  
côté des Ternes.

L'huissier rapliqua pour sa sale  
besogne; le pipolet avait fait le guet  
dans les grands prix: rien n'avait  
été déménagé, il le jurait sur la  
tête de son vautour.

Mince de gueule! La piaule était  
vide, y avait plus que les quatre  
murs, pas mèche de dégoter une  
épingle!

Vous voyez d'ici le tableau: de  
saisis y a eu que le pipolet et le re-  
cords; les mufles dégringolent, ils  
en bavaient de *saisissement*; ils étaient  
roulés comme dans de la farine.

L'explique? Je vous la donne:  
Le gas avait loué une chambre  
dans la maison à côté et avait dé-  
ménagé par les toits; turellement  
le pipolet n'avait rien vu.

\*\*

Le déménagement à la Cloche,  
fait tout bonassement, c'est le fourbi  
le plus commun, et que les bons  
bongres pratiquent de préférence.

Chacun sait comment ça se ma-  
nigance; pour le dernier terme, le  
Père Peinard a donné quelques ren-  
seignements, pas besoin d'y re-  
venir, vu qu'il n'y a pas à être ma-  
riole pour chopper le coup.

Habituellement c'est en plein jour  
qu'on opère. Comme les sergots ne  
peuvent pas foutre leur pif dans  
l'affaire, on n'a qu'à s'occuper du  
pipolet.

Aussi, si j'en dis quelques mots  
aujourd'hui, c'est pour coller sous  
les quinquets des amis un tableau,  
comme il y en a malheureusement  
trop peu.

La semaine dernière, un copain

s'amène: « Dis donc, Père Peinard,  
je voudrais qu'un zigou, me donne  
un coup de main; s'agit d'enlever  
un buffet et quelques bricoles; pour  
le pieu je le laisserai, histoire de  
me faire expulser.

— J'en suis, l'ami! toujours là,  
bibli, quand il s'agit de jouer un  
tour à un proprio, que répond, un  
bon fieu; à quand?

— Faudra faire ça de nuit, afin  
que la pipelette n'y voit que du  
feu... »

Et tous deux, sur les une heure  
du matin, les voilà, embarquant le  
buffet sur le dos et décanillant sans  
pétard.

Nom de dieu, jusqu'à la lune, là-  
haut, qui semblait se tordre!

Tous trois, le buffet et les deux  
types, s'en allaient cahin-caha.

« Zut, que fait l'un, voilà des fic-  
kards! Va y avoir du grabuge!... »

Ils étaient quatre! Quatre sergots,  
nom de dieu! Et ils s'avançaient:  
pas moyen de les éviter.

« D'où venez-vous, avec ça? Où  
allez-vous? que fait l'un.

— Que t'es bouché! Ils déména-  
gent à la Cloche de Bois. N'est-ce  
pas les amis? Que répond le se-  
cond.

— Allons, houste? Décanille!... »

Et tous les quatre, de continuer  
leur ballade, en disant aux copains:  
« Encore un buffet que le proprio  
n'aura pas!... »

Ce qu'ils en bavaient, c'est rien  
de le dire; d'un peu ils en auraient  
lâché le buffet! Pensez donc, des  
sergots trouvant qu'on fait bien  
d'estamper un proprio.

Quel signe des temps, nom de  
dieu! Ça prouve que les idées font  
leur petit bonhomme de chemin, et  
faut espérer qu'avant peu, dans le  
métier de proprio, ça ne sera pas  
tout rose: Ça sera bien leur tour de  
tirer la langue!

Pour que ça vienne vite, allons

les aminches, carillonons ferme!  
Sonnonn dur la Cloche de Bois!

### Chamailleries d'héritiers

Toujours la question du tien et du mien, qui divise les familles!  
Des gas qui vivraient en paix sans cette maudite propriété, se regardent comme chien et loup.

Jusqu'au jour de l'héritage, ils sont bons amis; puis c'est fini! Ils n'ont plus qu'une chose en tête: se faire mutuellement le plus de méchancetés possibles.

Elles sont bien rares, les familles où des querelles ne viennent pas démolir l'union, dès que la question du partage se pose. La plupart du temps, on se contente de se foutre des coups de gueule et quelques torgnoles. Ça n'en reste pastoujours là, nom de dieu!

Un moment arrive, où, exaspérés, on voit rouge, et alors, un mauvais coup est vite fait!

C'est ce qui vient d'arriver à Montbazens, un petit patelin de l'Aveyron. Deux frangins étaient en procès; l'autre jour, le cadet va à Villefranche, consulter un avoué.

Encore une chose, nom de dieu: de ces chamailleries d'intérêt, les avoués et toutes les fripouilles qui vivent des disputes des pauvres bougres, en tirent seuls profit. Ne vaudrait-il pas mieux, foutre de foutre! garder la braise qu'on fout par la gueule à ces crapules? Oui! ne vaudrait-il pas mieux la garder, pour se payer quelques douceurs?

Mais, j'en reviens à mon cadet; sa consultation terminée, il quitta la ville et s'en revint sur les huit heures du soir. En route, deux types lui tombèrent sur le casaque, à coups de bâtons; le croyant escouffé, ils lui firent ses poches et se carapatèrent.

Le cadet n'était pas crevé; il reprit ses sens et put se trimballer jusqu'à une piaule voisine.

Pas besoin de dire que les deux types qui l'avaient assommé étaient de la famille: c'étaient ses deux nouveaux, les fils de son frangin.

Triste, mille bombes! Et y a pas, ces machines-là se renouvelleront jusqu'au jour où le populo aura assez de jugeotte pour foutre en l'air cette maudite propriété individuelle.

### SALOPERIES MILITAIRES

Depuis quinze jours les grands canards font du fouan autour d'un pauvre bougre de réserviste qui, emmerdé par un cabot, lui a envoyé un coup de poing, et que le conseil de guerre de Nantes a condamné à mort pour ce fait.

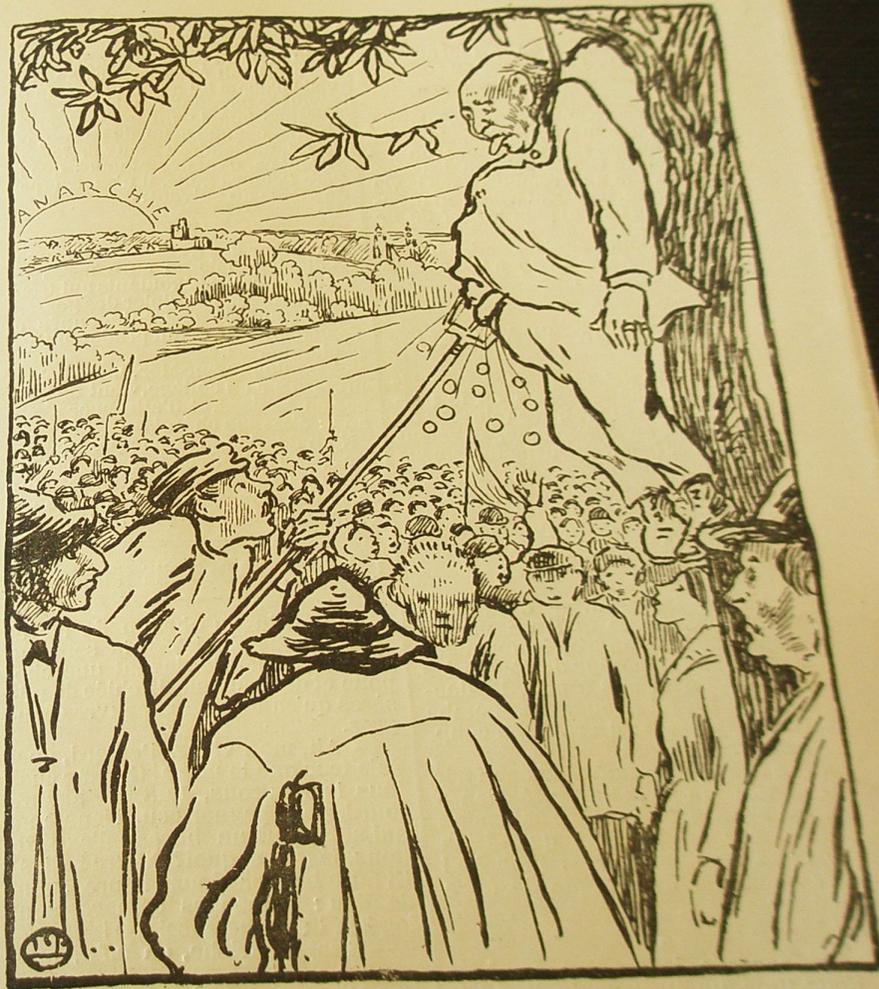
Sacrés farceurs, ça vous va bien de clabauder contre les horreurs du code militaire! Ils ont l'air de croire que c'est la première fois qu'un fourbi pareil se présente. Eh, les bougres, si au lieu de moins relâcher du côté des grosses légumes, vous tourniez vos regards vers le populo, vous verriez que ces machines-là sont bougrement communes.

Ainsi, un pauvre gas qui va, lui aussi rudement écopper, c'est le chef armurier du 37<sup>e</sup>, en garnison à Nancy. Un officier l'avait consigné pour s'être absenté de l'atelier.

A son retour, le type apprend sa punition et va trouver l'officier pour lui donner des explications sur son absence et le prier de lui lever sa consigne.

Le chameau n'a rien voulu savoir!

De colère, le chef-armurier envoie une bâffe à l'officier...



Hardi les gas! Crevons le sac aux écus...

Turellement, on le fout au clou, et sous pou il passera au conseil.

La caserne est un abrutissoir, créé pour mater les bons bougres qui ont de l'indépendance : on les façonne à l'esclavage, on les turbe, afin que, refoutus dans la vie ordinaire, ils soient tellement abrutis qu'ils n'aient plus le nerf de se rebiffer.

Faut donc pas s'épater des barbares réglemens qu'il y a : sans eux pas de caserne !

### COUPS DE TRANCHET

**Amour patronal.** — « Qui aime bien, châtie bien, » dit le proverbe. Si c'est vrai, les mineurs de Naurode, en Allemagne, devaient en pincer bougrement pour la gueule de leur ingénieur.

Pour lui prouver à quel point ils le gobaient ils l'ont foutu dans une fournaise ; ce n'est que le lendemain qu'on s'en est aperçu.

**Amour impérial.** — C'est sûrement aussi parce qu'il en pinçait trop pour Alexandre, le fouetteur de femmes, empereur de toutes les Russies, qu'un gas à poil, le docteur Hirsch, lui a foutu une bombe dans les jambes : il a raté son coup, malheureusement.

Le tsar en est sauf pour une forte chiasse ; un général prussien a payé pour lui et a écopé salement.

Paumer un général, quand on vise un empereur, c'est mouche ! C'est pourtant mieux que de faire bluisson creux.

**Amour de légumeux.** — Aux Etats-Unis, un électeur, avait un bé-

guin pour un ex-député, qui probable cherchait à décrocher une nouvelle place et lui a foutu un coup de révolver en réunion publique.

Est-ce que le métier de bouffegalette, comme celui de patron, ou de roi, deviendrait mauvais ?

Tout ça, c'est des amours que le Père Peinard gobe, il n'en est pas de même du suivant :

**L'amour des gosses.** — Ah, nom de dieu, jamais on aura assez de haine, pour les dégoutants qui trouvent leur plaisir à violer des gosses. C'est surtout des enjuponnés et des ensoutannés qui pratiquent ces cochonneries.

A Boulogne-sur-Mer, un ratichon professeur au collège, vient de passer en assises, et d'attrapper deux ans : c'est pas chérot !

Nom de dieu, je ne comprends pas les paternels des gosses violés : faut qu'ils aient de la merde dans les veines, pour ne pas sur le coup étriper des bandits pareils !

### LES FORÇATS DES CHEMINS DE FER

Le copain du chemin de fer et moi, je nous ai laissés, la semaine dernière, attablés devant une chopotte et devisant sur la chiée de misères qu'endurent les pauvres bougres.

— Ah, mon vieux Peinard, quel sale truc que le nôtre ! Comme chez tous les patrons, faut en abattre lourd, pour gagner peu. Tiens, moi qui suis dans un bureau d'expéditions, j'é gagne quoi ? Quatre balles ! Et faut hâcher douze heures, nom de dieu : et tous les camaros sont logés à la même enseigne !

— C'est pas riche, en effet, mon pauvre ami !

— Y en a encore de moins bidards

que nous. Ainsi, ceux qui sont dans les gares, qui risquent à tous coups d'être érabouillés, et qui font les manœuvres, poussent les wagons, préparent les lampes, ou d'autres préparis du même genre, ils ne gagnent que 3 francs 50, et ils font jusqu'à 14 et 15 heures ! En province, c'est bien autre chose, ceux qui débutent commencent à raison de 52 francs 50 par mois.

— Y a pas gras, foutre ! Avec des payes pareilles, il est absolument défendu aux pauvres bougres de vivre : c'est un assassinat.

— Et ceux qui fond le service des trains, c'est plus 15 ou 18 heures, qu'ils font, mais jusqu'à 20 et 25 heures sans désemparer. Les chauffeurs, par exemple, ils restent des jours et des nuits sur leur machine. Et quel turbin, nom de dieu, quelle responsabilité ! Y a pas à dire qu'ils puissent cligner l'œil une seconde ! Ils sont deux sur la machine, et on se fie à ça. Mais, tonnerre, ils sont aussi vannés par la besogne, l'un que l'autre. Vois-tu, je suis épaté d'une chose, c'est qu'il n'arrive pas dix fois, vingt fois plus d'accidents qu'il n'en arrive.

Il est vrai que, faut pas se plaindre : il en arrive des ribanbelles, mais les Compagnies sont roublardes ; elles savent boucher la gueule aux canards quotidiens et les empêcher de faire du ressaut quand arrivent des érabouillages. Dans les cas où on ne peut pas les cacher, du moins on s'efforce de les atténuer le plus possible.

Elles pourraient pourtant bien remédier à tout ça : elles gagnent assez d'argent les salopes ! Elles pourraient foutre aux employés un salaire suffisant et veiller à la sécurité des voyageurs.

— Oui, oui ! Turellement, il leur rentre assez de picaillons pour faire ce que tu dis, mais pourquoi le feraient-elles ? Elles trouvent des

pauvres bougres, plus qu'ils ne leur en faut, disposés à se tuer de travail ; les voyageurs ne trouvent pas drôle qu'on les étrille, et qu'on les érabouille par dessus le marché. Tu penses bien que les Compagnies préfèrent se partager la belle galette et ripailler avec ; si le populo en crève, les actionnaires en vivent, nom de dieu !

— C'est vrai, ce que tu dis : pourtant, il faut trouver du travail, n'importe quoi, afin de crever le moins vite possible... Et si encore, en faisant cette besogne d'enfer, on était tranquille, mais non ! On est emmerdés de droite et de gauche.

— Je connais le fourbi : ça c'est la roublardise des patrons qui en est cause. Ah ! ils savent foutre en pratique le précepte *diviser pour régner*. Ils échelonnent les pauvres bougres les uns au-dessus des autres, et disent à celui qui est à un échelon au-dessus : « Vous savez, vous, faut être sérieux... poste de confiance... vous commanderez un tel et un tel, qui devront obéir... »

Et celui-là, qu'ils disent avoir placé à un poste de confiance, ils le font surveiller par un autre : ainsi de suite, nom de dieu !

De sorte que ça fait une enfilée de pauvres bougres, tous exploités et grugés par les grosses légumes ; ils devraient s'entendre, se donner la main pour faire face à l'ennemi commun, mais hélas, ils sont divisés ! Au lieu de se serrer les coudes pour tomber sur le casaquin des jean-foutres, ils se chamaillent comme des pies borgnes.

— Ce que tu dis est vrai, Père Peinard ; on le voit bien nous-même, mais que veux-tu on est pris par l'engrenage et on ne peut s'en dépitier.

— C'est pourquoi, mon vieux, au lieu de chercher à adoucir l'engrenage en le graissant, vaut bougrement mieux s'occuper de le démolir :

c'est le seul moyen de réconcilier les pauvres bougres. Vois tu l'alliance du populo se fera sur le dos des richards et des grosses légumes... Mais il se faisait tard, on s'est quitté et chacun a radiné à sa piaule, après nous être promis de nous revoir.

## LES CONGRÈS OUVRIERS

Il en pleut des Congrès, nom de dieu ! C'est une vraie épidémie. Celui qui fait le plus de potin est le Congrès des socialos allemands, qui se tient à Halle.

Je ne sais si le populo de là-bas, va être assez niguedouille, pour se laisser mener par les députés socialos. Du coup, ça serait bougrement triste !

Ah, Guillaume le Teigneux est un finaud : il a passé la main dans le dos aux grosses têtes du socialisme, et voilà les sales bougres qui lui font des mamours.

De sorte que, le populo pourrait bien se trouver châté : ne plus savoir auquel entendre, perdre la boussolle, et se dégouter complètement de tout. Au lieu de chercher à faire un coup de chambard, pour avoir du bien-être, il se pourrait qu'il dise : « Et zut, ils me font chier ces sacrés chefs ! Je vas bouffer mes pommes de terre, quand j'en aurai, sans plus m'occuper de rien... »

Espérons que ça n'arrivera pas ! Que les bons bougres seront assez marioles pour ne pas se laisser pincer au traquenard que Guil a une le Teigneux leur fait tendre par les Liebknecht, les Bebel et autres gros mufles, qui ne sont que des socialos à la manque.

En France, y a deux congrès ouvriers pour l'instant : à Lille, y a le congrès des Guesdistes, tout s'y passe à la douce jusqu'à présent. Il n'en a pas été de même au Congrès des possibilos, qui a eu lieu à Chatellerault : là on a cassé du sucre ; à la mécanique, nom de dieu !

Ce que je disais, le Parti possibilos est arrivé, le Parti possibilos vient de se couper en deux : les Broussistes et les Allemanistes. C'est la répétition de ce qui s'est produit en 1882 à Saint-Etienne, quand le Parti ouvrier s'est coupé en deux : les guesdistes d'un côté, les possibilos de l'autre.

Et pourquoi ces tiraillements, nom de dieu ? Pourquoi toutes ces ordures qu'on se fout à la tête ?

Parce que, au lieu d'être tout simplement des socialos, s'occupant des questions qui intéressent le populo : du turbin et de la croustille, ces fameux partis ont voulu faire de la Politique.

C'est des rivalités de bonshommes, c'est des ambitions rentrées qui ont fait tout le mal.

S'il n'y avait pas d'assiette au beurre, s'il n'y avait pas d'autorité, rien de tout ça n'arriverait, nom de dieu !

Si on veut faire de la chouette besogne, y a pas à tortiller, faut s'éloigner de la Politique, comme de la peste.

Tant que nous serons assez bêtes pour gôber qu'on peut arriver à quelque chose en s'emparant des pouvoirs publics, nous verrons des chicanes se produire.

Notre but doit-être, de foutre en l'air les pouvoirs publics, et non pas d'y envoyer des copains s'y engraisser, pareils à des rats dans un fromage de Hollande.

Eh, nom de Dieu, ouvrez l'œil, les camarades ! voici une babillarde qu'il faut ruminer bougrement :

Compagnon Peinard,

Quelques copains d'Agen viennent te faire part d'une idée qu'ils croient bonne. Vois si elle vaut la peine d'être connue des camarades autres pays : si oui, développe-la à ton idée et fous-la en avant, nom de dieu, elle fera son chemin !

En l'an de garce 1890, il y a des anarchos un peu partout, c'est indiscutable : il n'est pas de petit centre qui n'ait pour le moins son demi-quarteron.

Les petiots patelins commencent aussi : donc, y a partout de la semence, et en beaucoup d'endroits, cette semence a germé.

On pourrait, croyons-nous, commencer à faire un peu plus que de la propagande parlée ou écrite (sans négliger cette binaise, nom de dieu !) il faudrait aller un peu de l'avant, et donner du turbin aux nombreux militants, désireux de faire quelque chose, mais n'ayant pas l'estomac des Pini et des Duval, et ne pouvant se résoudre encore à faire de la Reprise en grand : et c'est là la généralité, quasiment !

Un Etat quelconque n'est fort que par les trésors qu'il prélève sur le peuple par les impôts, — et que le populo ne lui refuse pas. Ces raffles d'argent se font *directement* et *indirectement* : ce dernier mode surtout plaît à tous les Etats. D'abord, c'est celui qui rapporte le plus et qui frappe rudement, qui assomme même, surtout les petits.

L'idée que nous voulons te soumettre laisse de côté l'impôt direct, encore trop difficile à refuser carré-

ment, et ne prend en partie que l'indirect.

Si, par une manœuvre quelconque, le populo pouvait supprimer 20 ou 40 millions d'impôts indirects, le gouvernement ferait un sacré blair ! Il pourrait bien, au coup, faire la culbute, vu qu'il ne tient guère sur ses guibolles ; mais, sans aller si loin, il résulterait de ce fait de sérieux avantages pour les bons bougres.

Si les anarchos de tous les pays voulaient prêter la main aux contrebandiers, d'une façon sérieuse et intelligente, soit comme contrebandiers dépositaires, ou consommateurs, ou tout autre rôle que la pratique indiquerait, ce serait de la bonne besogne.

Les trimardeurs pourraient aussi faire des placements, et cela avec la conviction de faire un acte révolutionnaire, portant ses fruits à la longue.

Pour commencer, — dès maintenant, nom de dieu, — il ne faudrait pas qu'un anarcho employât pour son usage une allumette, un brin de tabac, une goutte de tord-boyaux et un tas d'autres fourbis ayant passé par la régie. En outre, il devrait faire son possible pour en faire vendre ou, en vendre lui-même aux autres types, en dehors des copains.

Si cela se faisait avec nerf, d'une façon suivie et consciencieuse, je crois que l'Etat aurait un énorme trou dans son budget, et très difficile à combler.

Je te serre la pince pour les camarades d'Agen.

Un mariole.

Foutre, savez-vous les aminches, que c'est une riche besogne que celle que proposent les copains d'Agen.

Déjà le gouvernement ne sait à

quel saint se vouer pour éviter la banqueroute : ça serait activer bougrement sa dégringolade.

Ce truc pour refuser l'impôt est d'autant plus bath, qu'il rentre tout à fait dans le sentiment du populo. Pas besoin d'user une pinte de sative, pour faire comprendre aux pauvres bougres qu'il vaut mieux payer le sucre quatre sous la livre, au lieu de douze ; le pétrole trois sous le litre, au lieu de dix ou de treize ; les allumettes, dix boîtes pour un sou, au lieu d'un sou la boîte.

Le gas qui a le moins de jugeotte essaie de frauder : c'est dans la nature humaine d'aimer l'indépendance, et si on subit le gouvernement, c'est parce qu'on a le coup pris dans le licol.

Quelle est la campagnarde qui allant à la ville n'a pas passé des douzaines d'œufs, ou des paires de poulets sans payer l'octroi ?

Y en a pas, mille bombes ! Et il en est de même pour bien des choses.

Les zigues d'attaque, qui ne sont pas assez loufoques pour faire la guerre aux dirigeants, en envoyant des bouffes-galette à l'Aquarium, cherchent des trucs plus pratiques pour leur faire du mal.

En voilà un tout trouvé, nom de dieu ! Le meilleur des fourbis, est encore de les prendre par la gueule.

D'où vient leur galette, comment vivent-ils ? en nous faisant les potches, de diverses façons.

A nous de foutre notre mouchoir par dessus notre porte-braise, et de dire à ces cochons : « Bernique ! y a plus rien de fait... »

Si on voulait se creuser un tantinet la caboche, on trouverait vivement des binaises. Y a tant à faire dans ce genre.

Tout paie l'impôt aujourd'hui ! C'est terrible, nom de dieu. Donc on peut frauder sur tout !

### EN PROVINCE

**Nîmes.** — Depuis des années il y a là-bas des chamaileries à n'en plus finir au Conseil municipal.

Tous les six mois une bonne moitié démissionne ; de sorte qu'il faut se foutre à en nommer un nouveau.

Turellement les candidats promettent tous de faire le bonheur de la ville : et le populo coupe dans le pont !

Bondieu, il en a pourtant vu de toutes les couleurs, il devrait maintenant savoir que « plus ça change, plus c'est kif-kif ! »

Surtout que les zigues de là-bas neratent jamais l'occase, de gueuler ce qui en est.

Pour la prochaine fumisterie électorale, qui a lieu le 19 octobre, ils viennent de se fendre d'une affiche très bath.

La foutre nature sous les quinquets des copains est pas possible ; je me contente de piger une riche idée qui s'y trouve : « De tous temps le métier de gouvernant a été monopolisé par les individus les plus bêtes ou les plus canailles de l'humanité. »

**Chambéry.** — Ça pousse comme les champignons, les bons bougres, chouette !

S'il est un patelin qui a été exploité par l'engeance autoritaire, sous toutes ses formes (singes, opportunistes, cléricochons, restants d'aristos), c'est Chambéry et la Savoie. Heureusement le populo commence à y voir clair, et une floppée de gas viennent de former un groupe anarcho, les *Enchaînés*, composé surtout de griffetons sur lesquels la Sociale pourra compter.

Au grand coup de chien qui ne se fera pas trop attendre, espérons-le, ils se généront pour casser la gueule à leurs chefs.

### (4) LES AVENTURES DU PÈRE PEINARD

EN 1900

CHAPITRE II (suite)

L'arrivée à Alger

Les conversations se croisaient comme des feux d'artifice. Lasticot, un peu timide au début, déliait sa langue et foutait son grain de sel :

— Alors, on boulotte au grand œil, dans les gargottes de votre patelin ? Chouette, j'en suis ! Je m'abonne au régime, plus besoin d'empiler le bistrot : c'est galbeux... Mais au fait, vous ne m'avez pas dit si le premier tartempion venu peut se coller à table ?

— Oui, oui ! Tout le monde est admis.

— Pas besoin de montrer patte noire ? Rupinkof !... Et quoi qu'on bouffe, est-on rationné ? c'est y une gamelle qu'on vous pose sous le blair ?

— Non, on n'est pas rationnés, tu t'en foudras jusqu'à la garde... et de ce que tu voudras.

— Bath aux pommes ! C'est rigolot tout plein ! Je pourrai m'appuyer les meilleurs morceaux : une perdrix aux choux, par exemple, j'en pourrai bouffer une entière ?

— S'il y en a, et que la fantaisie t'en prenne, tu pourras même en manger deux ; s'il y en a, bien entendu.

— Ah troum de l'air ! ce que je vais gobelotter : des perdreaux, soir et matin ! C'est richement bon, à ce qu'on dit.

— Oh, tu t'en fatigueras vite, vu que ça t'échauffera salement les boyaux.

— Jo-jolie so-société que la vôtre !... que bredouille Tartouillard... débordement de pa-passions ; vous n'êtes plus des hommes, mais des bruûûtes...

Ah, ça lui allait bien, de nous sortir sa morale bourgeoise ! Certes, il se tenait raide comme un piquet, pas moins il avait une sacrée biture.

Depuis un moment, je reluquais Lasticot ; heureusement qu'il n'était pas à côté de Wanda, ses yeux brillaient comme ceux d'un chat qui fait caca dans la braise : je voyais le coup où il allait se fendre d'une déclaration.

— Diantre, que je pensai, ça pourrait faire du vilain, si peu que Grégori ait de la jalousie.

### CHAPITRE III L'aspect d'Alger.

Au ma'in, allongé dans un chouette pieu, encore embarbouillé de sommeil, je passais la revue de tout ce qui m'arrivait depuis trois semaines : c'était y vrai, toutes ces machines ?

D'abord mon arrestation, puis mon bouclage à l'île Ste-Marguerite, ensuite notre évasion en bateau ; et pour finir, ce sacré ballon, qui se trouve juste à pic pour nous sauver et nous conduire en Algérie...

« Bruf ! Je rêve peut-être bien ? » C'était facile à savoir, y avait qu'à me pincer la cuisse.

Aïe ! J'avais serré trop fort, ça m'en fit ouvrir les yeux, nom de dieu. Non, c'était pas un rêve ! Au travers des persiennes filtrait un filet de lumière blanche : je n'étais plus dans ma cahute de l'île Marguerite, mais dans une chambre galbeuse.

Dans un pieu, en face du mien, roupillait Tartouillard ; trop de choses me tarabustaient pour que je le laisse ronfler comme un bienheureux.

— Eh, le marchand de flanelles, éveillez-vous, il est temps, bondieu !

Mon type, du coup, fait un saut de carpe dans son plumard, se frotte les yeux, baille et s'étire comme un enragé. Moi je continue :

— Quelle veine, j'aurais pas cru réussir aussi bien dans notre évasion. Maintenant, on va vivoter tranquilles, en bons peinarnds, dans un bath pays, où y a la vraie liberté.

— Ah, il est joli, le pays ! J'en ai eu le cauchemar toute la nuit... tenez, je regrette presque l'île Ste-Marguerite : être fusillé là-bas, ou être escoffié ici, j'y vois pas grande différence ! Car faut pas vous y tromper, nous ne ferons pas de vieux os, dans ce pays de sauvage.

Je laissai Tartouillard pleurnicher à son aise, et je sautai à bas du lit : une envie folle de voir le soleil, de reluquer la rue m'empoignait. Le cœur me battait bougrement ; j'allai à la fenêtre et tirai les volets : il faisait grand jour ! Un flot de lumière éblouissante fit pa-

pillotter mes yeux.

En face de moi, en rang d'oignons, une enfilade de gentilles maisons; plus loin de grandes baraques, moitié fer, moitié céramique. La rue, large, était bordée de grands arbres; dans le ruisseau dégoûlait ferme une eau claire et luisante au soleil.

Pas de brouhaha, pas de guenlements ni de chamaillements, comme dans les rues françaises. Les habitants allaient à leurs occupations; pas besoin d'y regarder à deux fois pour gouver leur mine tranquille.

Tartouillard avait eu, lui aussi, l'envie de voir: il vint se coler sur mon épaule.

— Quand je vous disais ! Regardez: pas un sergot, pas un gendarme, rien qui y ressemble! Nous sommes frais, seuls, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans armée, sans police, au milieu de gens violents et sanguinaires: nous sommes fouts, quoi!

— Vous vous montez le bourrichon; quoique n'étant ici que depuis hier, vous avez déjà pu vous convaincre qu'on est autrement avancés qu'en France.

— Avancés comme le fromage! Vous voulez dire pourris?

— Eh là haut, vous voilà levés? Salut! On peut monter?... C'était Vialord qui nous causait de la rue.

(A suivre.)

## COMMUNICATIONS

**Paris.** — Grande soirée familiale organisée par le groupe de propagande anarchiste, les *Insurgés du 3<sup>e</sup> arrondissement*, samedi 18 octobre, à 8 h 1/2 du soir, salle de la Martinique, 142, rue du Temple.

Programme: 1<sup>o</sup> Conférence sur les maux sociaux; 2<sup>o</sup> Chants et poésies; 3<sup>o</sup> Grand bal de nuit. Entrée: compagnons, 50 c.; compagnes, 25 c.

— *Les Insurgés du 3<sup>e</sup>*, réunion des membres du groupe, tous les vendredis au local convenu, et les dimanches à 9 h. du soir, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

— Les compagnons de province sont priés d'adresser au plus tôt leur adhésion au journal quotidien en voie de

formation, chez le compagnon Cabot, 33, rue des Trois-Bornes, Paris.

— Le compagnon H. Luss prévient les groupes de Paris et de la province qu'avant une presse lithographique à sa disposition, il pourra leur fournir, prospectus, affiches demi-colombier, à partir de 25 exemplaires, à des prix très modiques.

Vont paraître: *Le Vagabond*, le *Chant des gueux*, la *Marche des pieds plats*, 5 centimes l'exemplaire, 4 francs le cent.

— XIII<sup>e</sup> arrondissement. Le groupe se réunira désormais le samedi soir, à 8 heures 1/2 et le dimanche à 1 heure 1/2 de l'après-midi, chez Jacquet, 11, place d'Italie, au premier.

**Vienne.** — Les copains de Vienne vont faire paraître le compte-rendu complet de la représentation qui s'est donnée à la cour d'assises de Grenoble. Une brochure de 100 à 110 pages, prix 0, 50 centimes.

Les groupes et les amineches qui en désirent sont priés de nous faire connaître le nombre le plus tôt possible, et ceux qui peuvent envoyer la galette d'avance nous feront plaisir, car l'impression est fort chère et les ressources minimes.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon Orcein, 1, rue Saint-Martin. Vienne (Isère).

**Vienne.** — Tous les anarchos de Vienne sont convoqués pour le samedi 18 courant, à 8 heures du soir, à la Clef, rue Drapière. Urgence extrême.

Ordre du jour: La brochure du procès; la réunion régionale de Lyon.

**Petite poste.** — B. Mirepoix. — L. Cette. — B. Saint-Nazaire. — G. Brest. — F. Liège. — U Nantes. — M. Clermont — D. Montceau. — B. Corbie. — D. Verviers. — G. Grenoble. — L. A. Marseille. — O. Reims. — V. Nîmes. — B. Limoges. — S. Chaumont. — M. Armentières. — B. Toulon. — reçu galette, merci.

---

*L'Imprimeur-Gérant: FAUGOUX.*

---

Imp. spéciale du Père Peinard,  
120, rue Lafayette, Paris.